

## La miséricorde pour unique espérance, à propos des *Psaumes* de Paul Claudel

« Il faut bien réveiller tous ces dormants. Tant pis si la peau leur cuit un peu ! Est-ce que nous avons ménagé la nôtre ! »  
Paul Claudel, *Le Soulier de satin* (1924)

Paul Claudel (1886-1955) n'est pas un exégète, il n'a pas fait de l'étude critique et scientifique de la Bible son métier. Mais il laisse des milliers de pages de commentaire des Ecritures. C'est un chrétien qui prie et médite les psaumes, dans le latin de la *Vulgate*, et cherche à les rendre dans la langue qui est la sienne, le français : « Je ne suis pas un érudit et un docteur, déclare-t-il. Je ne suis qu'un poète. Mais après tout qu'est-ce que la Bible sinon un immense poème ? (...) En tout cas, poète ou non, je suis un chrétien qui n'a aucune envie de se laisser dépouiller par des pédants sous des prétextes techniques d'aucune parcelle de cet énorme héritage dont l'Eglise lui a donné jouissance et dont la liturgie lui a laissé sur la langue le goût ineffaçable »<sup>1</sup>.

Afin de prier les psaumes, d'en faire l'aliment de sa propre prière, de les faire siens, Claudel les restitue dans sa langue maternelle. Ces traductions sont donc explicitement prises dans l'acte de prier. Par ailleurs, Claudel est un poète et un dramaturge, auteur d'une œuvre littéraire de premier plan, qui renouvelle les thèmes et les possibilités de la langue française. C'est pourquoi ces traductions – rassemblées en un recueil posthume<sup>2</sup> – sont si fascinantes, et méritent d'être étudiées de plus près. Paul Claudel « mange » la Parole de Dieu, selon l'expression patristique, et jaillit alors, dans la langue du poète, ce qu'il y a de plus profond au cœur de l'homme : « Comblé de grâce et de tendresse, mes lèvres donnent issue à ce flot en moi de poésie qui monte ! » (Ps 62,6).

Sur les cent cinquante psaumes que compte le Psautier biblique, Claudel en a traduit cent trois, certains à deux ou trois reprises, d'abord en 1918, alors qu'il est sur le bateau qui le ramène du Brésil en compagnie du compositeur Darius Milhaud, qui mettra en musique certaines de ces traductions, puis entre 1943 et 1953. Le style claudélien évolue entre ces deux dates ; plus proche du texte, plus sobre en 1918, il explose et prend de la hauteur, s'écarte de la lettre biblique au tournant des années cinquante, en respectant le plus souvent toutefois l'ordre des versets.

Ces traductions peuvent surprendre le lecteur non initié à l'œuvre claudélienne. Donnons immédiatement un premier exemple : les deux premiers versets du Ps 1. Claudel

<sup>1</sup> Paul CLAUDEL, *J'aime la Bible*, Paris, Arthème Fayard, 1955, p. 23.

<sup>2</sup> *Id.*, *Psaumes. Traductions 1918 – 1953*, coll. « Blanche », Paris, NRF Gallimard, 2008.

traduit : « Heureux l'homme qui ne s'est pas fourvoyé avec les libres-penseurs, et qui ne s'est pas longtemps arrangé du péché, et qui ne se carre pas dans une chaire de pestilence. / Mais c'est dans la loi du bon Dieu qu'il a mis son intérêt, le jour et la nuit ne sont pas de trop pour y penser. » Il traduit aussi, dans une autre version des mêmes versets : « Le camarade empesté, la compagnie des galeux, le livre qui pue la crasse, / Excusez-moi si je préfère la suggestion salubre et cette sainte confirmation la nuit des propositions de la journée. » « Le texte que Claudel a sous les yeux, qu'il médite et prie, est le suivant : « *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum et in via peccatorum non stetit et in cathedra pestilentiae non sedit sed in lege Domini voluntas eius et in lege eius meditabitur die ac nocte.* »

A un frère franciscain, qui s'étonne de la liberté que le poète prend avec la lettre biblique, Claudel répond par une lettre éblouissante sur l'amour pour la Parole de Dieu, lettre qu'il faudrait citer en entier, dans laquelle il explique : « En un mot quand on a besoin de Dieu non pas comme une relation mondaine, avec qui l'on entretient des rapports convenables et cérémoniaux, mais comme d'une nécessité vitale, essentielle, continue, indispensable, on est bien forcé d'user d'un langage disons « raccourci », je ne dis pas familier, c'est beaucoup plus brutal que le familier. C'est comme ces enfants qui ne font pas de façon avec le sein de leur mère. Me comprenez-vous ? »

Dans *Connaissance de l'Est*, Claudel énonçait cette béatitude : « Heureux de qui une parole nouvelle jaillit avec violence ! » La violence de ce jaillissement n'est pas factice. C'est la violence du combat qui se joue au milieu de moi, la violence de l'appel adressé à Dieu. Claudel se souvient de la phrase de Rimbaud dans la *Saison en enfer* : « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ». Et c'est seulement à l'issue de ce combat que l'on parvient à « *posséder la vérité dans une âme et un corps* ».

Claudel, selon son expression, « répond les psaumes ». Il s'en fait l'écho, il se laisse *inspirer* par la parole biblique et devient *auteur* des *Psaumes*, au sens où il ne se contente pas de les restituer dans sa langue, mais il éprouve les sentiments du psalmiste et fait de la Parole biblique l'aliment de sa propre prière qu'il adresse à Dieu. Le psaume devient *chemin de conversion* qui transforme celui ou celle qui y trouve les mots pour dire ce qui est dans son cœur : le mal et la dispersion, le désir de Dieu, le besoin de consolation. C'est cet itinéraire vers Dieu que nous allons suivre. En tout état de cause, ces *Psaumes* claudélien nous font entendre d'une oreille neuve les psaumes de David.

## **Le mal et la dispersion**

Pour décrire l'expérience du mal auquel on prend goût (Ps 6,8 ; 35,1-2), de cet ennemi intérieur, Claudel traduisant les psaumes utilise plusieurs images. La première est celle de la confusion, du chaos, du *tohu bohu* du début de la Genèse (Gn 1,2). Il y a en moi des « forces confuses » (Ps 6,10-11 et Ps 85,14) qui essayent de venir à bout de Dieu en moi, à bout de son Visage, c'est-à-dire de sa présence. Au thème de la confusion s'ajoute celui de la multiplicité, de la dispersion. Il y a « au milieu de moi, toute cette ménagerie qui me fait la farce de l'enfer » (Ps 54,16), « toutes ces vies ensemble dont je suis fait » (Ps 62,4) et qu'il s'agit d'unifier sous le regard de Dieu : « Le Seigneur a pris le commandement de ce peuple qui est moi ! » (Ps 27,8 ; cf. Ps 17,28). Cette « affreuse mêlée » (Ps 137,7) au travers de laquelle Dieu ouvre un passage. Le psaume 54 est très intéressant à cet égard, nous y

reviendrons. Dans le *Partage de Midi*, Ysé déclare à Mesa : « Une femme, dites, songez un peu ! tous les êtres qu'il y a en moi ! »<sup>1</sup>.

Une autre image est celle de la pointe, de « cette épine dans ma chair comme un cri qui continue » (Ps 85,7). Il s'agit, bien sûr, d'une allusion au témoignage de saint Paul, dans la *Seconde épître aux Corinthiens* : « Il m'a été mis une écharde dans la chair » (2 Co 12,7). « Sous moi cette épine dont je ne puis venir à bout » (Ps 31,4). « Je le sais, je ne suis que hérissément et pointes » (Ps 54,22 ; cf. Ps 34,13 ; 37,3). Il faut toutefois citer le verset en entier : « Je le sais, je ne suis que hérissément et pointes, mais la grâce, il y a la grâce pour amollir ». Le psalmiste compte sur Dieu, sur la grâce.

Enfin, la troisième image permettant d'évoquer le mal, après celle de la confusion et de la dispersion et celle de l'épine, est celle de la main qui s'appesantit sur le psalmiste. Nous retrouvons deux de ces images dans le verset suivant : « Sur moi cette main qui s'appesantit : sous moi cette épine dont je ne puis venir à bout » (Ps 31,4). Cette main est celle des ennemis (la « main habile du péché » du psaume 35, verset 12), mais il y a une autre main, celle de Dieu. Cette main de Dieu qui n'a pas été saisie, qui a même été repoussée (Ps 7,5), et qui se tend toujours à nouveau pour sauver l'homme : « J'étais mort, et tout à coup, cette main à moi tendue, c'est le matin ! (...) Il y a cette main que tu me tends ! » (Ps 62,7-9).

## Qui est Dieu ?

Dieu, ce personnage omniprésent auquel le psalmiste ne cesse de s'adresser, n'est pas un concept ni une idée. C'est quelqu'un, et il est là (cf. Ps 31,7).

Certes, Dieu est Bonté, Vérité, Justice, Miséricorde, Lumière. Mais c'est quelqu'un, il a un Visage et un cœur. Il a des yeux (Ps 30,3 ; 32,13 ; 120,3 ; 137,6), un nez (Ps 142,7), une bouche (Ps 18,12.15 ; 27,9 ; 29,4 ; 33,1-2 ; 85,8 ; 118,9.13.157), des lèvres (Ps 118,13), des oreilles (Ps 38,13 ; 76,1-2 ; 85,1 ; 101,3 ; 107,6-8 ; 118,26 ; 142,1), des joues (Ps 103,29). Il a un bras (Ps 97,1 ; 117,12 ; 118,114), et même des genoux (Ps 29,1 ; 118,12), donc des jambes, mais il a surtout une main : « D'en haut Il m'a tendu la main » (Ps 17,17). Dieu a même deux mains : « Ton bras déploie ton être. Il y a chez toi une main qui élève et une autre qui confirme » (Ps 88,14).

Qui est Dieu ? C'est une main qui m'est tendue. Dieu est extérieur à moi, il est quelqu'un, mais il est aussi plus intime à moi-même que moi-même, et se tient « au milieu de moi » (Ps 13,6 ; 19,7 ; 118,58.114-117). C'est en allant vers moi, en moi, plus profond que la multiplicité et l'alternative, que je découvre un Dieu qui m'aime. Dieu – Claudel dit parfois « Seigneur » mais il parle plus volontiers du « bon Dieu » – a une parole, un verbe, un souffle (Ps 147,7), et il parle. Si c'est le psalmiste qui, presque toujours, parle, crie, chante, questionne, interpelle, s'adresse à Dieu, à ses ennemis, à lui-même, au peuple – « De toutes mes forces appelé, épelé, j'ai appelé et épelé le Seigneur ! Délivre mon âme ! » (Ps 114,4) –, il arrive que Dieu prenne la parole dans les psaumes. Un même verset peut même commencer par une parole du psalmiste et s'achever par une réponse de Dieu, ou bien le lecteur ne sait pas très bien qui parle. Claudel a choisi, parfois, de ne le marquer par aucun

---

<sup>1</sup> *Id.*, *Théâtre I*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1967, p. 925.

signe de ponctuation, si bien que cela demande la plus grande attention de la part du lecteur (voir, par exemple, les psaumes 8, 26, 33).

L'absence de Dieu est signifiée par « l'absence de son visage » (Ps 33,17) et rencontrer Dieu, c'est rencontrer un visage qui rayonne, qui illumine, car un visage qui accueille est un visage qui illumine. Le visage de Dieu est une lumière qui éclaire, réchauffe et guide (Ps 43,4 ; 66,1-2). Son *absence* est un vide, un manque qui aiguise un *désir*. Le psalmiste a soif de cette présence, de ce visage : « Il y a une telle soif en moi de Ta tendresse et de Ta suavité, et de tout ce que l'on m'a raconté de Ta miséricorde » (Ps 85,5). Et l'admirable début du psaume 41 : « Comme le cerf désire vers l'eau, ainsi mon âme vers Dieu ! mon âme vers la source des eaux ! / Mon âme a la soif de Dieu, le Fort, le Vivant ! Oh quand est-ce que ça arrivera et que j'apparaîtrai devant la face de Dieu ? » (Ps 41,1-3 ; cf. aussi Ps 62,1-4).

Le visage de Dieu est en point de mire pour qui veut unifier sa vie et échapper à la division et à la multiplicité dont il a été question plus haut : « Ah cette main qui sait tout faire ! Remplis-moi de délices avec ce Visage qui est l'endroit où toutes les routes aboutissent ! » (Ps 15,11). Le psalmiste demande à Dieu : « Regarde-moi avec Ton visage ! » (Ps 85,16) ; ce qui rappelle la demande adressée par Méša à Ysé : « Et regardez-moi qui vous regarde avec mon visage pour que vous me regardiez ! »<sup>1</sup>.

Le psalmiste qui *habite avec* Dieu peut *témoigner* : « Il est mon Dieu et le réjouissement de mon visage ! » (Ps 42,6) « Tu m'as rempli jusqu'aux bords avec Ton visage ! » (Ps 15,11). Le psalmiste reflète cette divine lumière : « Mais la lumière de Ton visage, Seigneur, est-ce qu'elle n'est pas répandue sur le nôtre ? » (Ps 4,7).

## Une réserve d'innocence

Plus profond que toutes ces forces confuses en moi, que ce chaos de langues et cette cité injuste et anarchique que je suis, que « cet ennemi que [je] connais bien » parce qu'il est « dans [mon] cœur » (Ps 19,6), il y a l'innocence : « Cette réserve d'innocence en moi toujours prête à me submerger » (Ps 7,9). « Le monde est comme une maison claire où je déambule dans l'innocence de mon cœur » (Ps 100,2). « Au fond de cet englobement il y a quelqu'un en moi qui est demeuré intact » (Ps 31,6).

C'est en « moi » que cela se passe. Il n'y a pas ici de philosophie de la volonté, ou de la subjectivité, mais au contraire un décentrement de soi, un « moi » dans lequel « ça » a lieu. Le « moi » est *la scène du combat spirituel*. C'est en moi que sont les ennemis, « au milieu de moi » (Ps 54,16) que le mal se commet, mais « ce n'est pas moi ». Au milieu de moi contre moi, il y a le mal, mais il y a Dieu « au milieu de moi avec moi » (Ps 13,6) : « Je prendrai conscience de cette chose en moi qui se lève à mon secours » (Ps 118,117). C'est depuis cette *innocence* que l'homme s'adresse à Dieu : « Au-dessous de tout cela en moi, Tu vois bien qu'il y a quelque chose de saint : quelque chose de tout petit, ô mon Dieu, qui Te regarde et qui a foi » (Ps 85,2 ; cf. Ps 83,13).

Le secours, la guérison, le salut est là, à portée de main ! Et l'innocence peut être recouvrée : « Et pour me juger, moi personnellement, selon ma justice et selon cette innocence sur moi qui m'est tombée de je ne sais où ! » (Ps 7,9). Une variante du même

---

<sup>1</sup> Paul CLAUDEL, *Partage de midi*, première version, Paris, Gallimard, 1959, p. 47.

verset dit : « cette innocence qui m'est tombée sur le dos ». Dieu « ne privera pas de Ses bienfaits ceux qui suivent le chemin de l'innocence » (Ps 83,13).

Le psaume 54, daté du 24 mai 1950, un des plus intéressants parce qu'il rassemble les principaux moments de *l'histoire d'une âme*, raconte une descente vers « l'enfer » (verset 16), où Dieu vient chercher l'homme si ce dernier y consent : « Je joins les mains, je prie, le bon Dieu est là, n'aie pas peur » (Ps 54,17 ; comparer avec Ps 36,6-8). « Dieu » surgit immédiatement après l'évocation de cette saison en enfer et ouvre un passage, une espérance. Le sens original du psaume latin est transformé radicalement dans le sens d'une intériorisation. Il s'agit d'un dialogue et d'un combat du moi avec lui-même. En moi, il y a tout à la fois le « sourd avancement du mal » (Ps 31,3) – commis et subi – et une part d'innocence. Peut-être peut-on dire que ce moi n'est moi que lorsqu'il se laisse guider par Dieu (c'est le thème du psaume 118) et qu'il est rempli de Dieu, dilaté.

Ce thème de l'innocence et de l'enfance de Dieu – et de l'homme lorsqu'il est en relation avec Dieu – est au cœur de l'intuition spirituelle de Claudel, depuis sa conversion le jour de Noël 1886 : « J'avais eu tout à coup, écrit-il dans le récit qu'il en fera, le sentiment déchirant de l'innocence, l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable<sup>1</sup> ».

Dieu vient tirer l'homme de son néant. L'homme est fait pour Dieu. « Ma substance est Rien » (Ps 38,6), dit Claudel, là où la *Bible de Jérusalem* traduit : « Rien qu'un souffle, tout homme qui se dresse ». Méssa, dans le *Partage de Midi*, après ce qui lui est arrivé, s'écrit : « Et bien ! j'ai refait connaissance avec mon néant, j'ai regoûté à la matière dont je suis fait<sup>2</sup> ». Dans ses *Mémoires improvisées*, Claudel redira : « Le fond de soi-même n'est rien, est le néant ». Et il ajoute : « Rien, par conséquent, ne me semble plus faux que la maxime socratique : 'Connais-toi toi-même'. C'est absurde, on ne se connaît pas soi-même parce que le fond de soi-même n'est rien, est le néant. Le vrai moyen de se connaître serait plutôt : 'Oublie-toi toi-même' oublie-toi toi-même pour être absorbé dans le spectacle qui s'offre à toi et qui est infiniment plus intéressant, du moins à mon avis »<sup>3</sup>. C'est vers l'univers (et vers la Bible) qu'il faut se tourner pour connaître Dieu et se connaître soi. Nul goût pour l'introspection chez Claudel.

Ce Psautier claudélien est un cri d'espérance en cette bonté de Dieu pour le pécheur qui se repend : « Dites seulement : J'espère, Tu es bon, et cela suffit » (Ps 32,18). « Chaque jour j'ai convié mon cœur à espérer » (Ps 111,7) en Dieu, qui est « toute l'espérance qu'il y a pour nous à espérer » (Ps 17,31). Quelles que soient les épreuves, il ne faut jamais oublier ce titre sacré, ce titre irréductible, ce titre invincible « que nous devons à l'avenir, et qu'on appelle l'espérance » (« Message au peuple japonais<sup>4</sup> », 1951). Cette espérance est celle de toute la création : « Je regarde autour de moi la terre qui se réveille, ainsi qu'une espérance en train de se réaliser » (Ps 118,148).

Le monde de Claudel est un monde toujours en mouvement, tendu vers l'avenir, où tout s'achemine vers sa fin. Il n'y a aucune nostalgie du passé. Le passé est aboli. Et si l'on se retourne, il pétrifie comme il a pétrifié la femme de Lot (cf. Gn 19,26). L'inconnu seul est principe de mouvement, et celui qui se retourne après avoir mis la main à la charrue n'est pas digne de marcher (cf. Lc 9,62). « Que dire de l'homme ? demande Claudel. Son devoir est

---

<sup>1</sup> Ce récit, rédigé par Claudel en 1913, sera d'abord publié dans *La Revue des Jeunes*. « Ma conversion » est ensuite publié dans *Contacts et circonstances*, et repris dans les *Œuvres en prose*, op. cit., citation p. 1010.

<sup>2</sup> Paul CLAUDEL, *Partage de midi*, op. cit., p. 132.

<sup>3</sup> Id., *Mémoires improvisées*, Paris, Gallimard, 1954, p. 198.

<sup>4</sup> Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1965, p. 1546.

de ne pas rester immobile. Il a pour principe un point de départ. (...) Il y a un chemin essentiel dont ses pieds sont assoiffés, inéluctable<sup>1</sup> ».

## Une dramatique du salut

Paul Claudel est d'abord un dramaturge, et son écriture des psaumes est théâtrale ; elle raconte et met en scène une histoire, celle d'un homme devant Dieu. C'est à cette histoire que nous allons maintenant nous intéresser, après avoir esquissé l'anthropologie et la théologie sous-jacentes aux *Psaumes* claudéliens, marquées par l'innocence de l'homme et l'espérance en un Dieu qui est miséricorde (et avant d'approfondir les thèmes claudéliens de la dilatation et de la joie).

C'est l'histoire d'un homme qui sanglote « à plat ventre sur [son] matelas » (Ps 6,7) et qui cherche, en un ultime « effort en [lui] d'élocution » (Ps 54,1), à s'adresser à Dieu (« ce long effort en moi vers Toi qui essaye de devenir une syllabe », du psaume 85, verset 6), espérant en Sa miséricorde. Il « essaye de se lever » (Ps 85,9) et, en présence de Dieu, se met à genoux (Ps 7,13 ; 36,33-40 ; 66,8 ; 117,26), joint les mains (Ps 36,6-8 ; 54,17) et prie : « Quand tu es là, ô mon Dieu, un tas de choses, il y a un tas de choses en moi qui se mettent à genoux » (Ps 85,9). Vient alors le moment de la confession (annoncée au Ps 37,19) : « Alors voici ma plaie, regarde ! cela, regarde, tu vois ? c'est cela que le péché m'a fait ! / Je me suis dit : Allons-y ! A la fin je prends les armes contre moi ! Je me confesserai de ce que j'ai fait ! / L'heure est venue ! Je demande pardon ! » (Ps 31,5-6)

Le psaume 16 relate cette confession à un prêtre, dans le confessionnal (dont le grillage est mentionné aux versets 1-3), et le psaume 31 (la version de 1944 est bien plus savoureuse que celle de 1918) en est une relecture.

Le jugement de Dieu vient justifier le pécheur qui n'a rien pour se justifier lui-même, qui est rendu juste par la miséricorde de Dieu, auquel il demande le pardon. Nous pouvons citer ici ce que dit Jésus du publicain de l'évangile : « Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, en disant : Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! Je vous le dis : ce dernier descendit chez lui justifié, l'autre non » (Lc 18,13-14).

Le lieu du jugement est un tribunal. En effet, c'est au tribunal que celui qui est injustement accusé clame son innocence. Le lieu de l'acte d'énonciation du psaume n'est pas un lieu géographique ; c'est un « lieu institutionnel », pour reprendre l'expression de Paul Beauchamp, le lieu d'un procès. Face à ses ennemis qui l'accusent, « le psalmiste dialogue. Il plaide sa défense »<sup>2</sup>. Cette innocence, le psalmiste ne l'a pas de lui-même, il la reçoit de Dieu. Un grand nombre de psaumes évoquent cette justice que Dieu rend. Dans les traductions de Claudel, ce sont en particulier les Ps 7, 16, 31, 42, 53 et 142 qui en rendent compte explicitement. Il y a un ennemi en moi qui m'en veut, un « lion moral qui me suis pas à pas en rampant » (Ps 7,3), je suis assailli par le remords.

Mais Dieu ne scrute pas nos fautes, il n'épluche pas notre péché, il ne fait pas de la procédure avec le pauvre homme que je suis (comparer Ps 7,1-2 [1949], Ps 53,1-8 ; Ps 129,3 et Ps 142,2). Et, d'ailleurs, j'ai en moi une « réserve d'innocence », j'ai obtenu « un coupe-

<sup>1</sup> *Id.*, « Le chemin dans l'art », in *Œuvres en prose, op. cit.*, p. 263.

<sup>2</sup> Voir Paul BEAUCHAMP, *Psaumes nuit et jour*, Paris, Seuil, 1980, p. 27-32. Citations p. 28 et p. 30.

file » (Ps 53,6-8), j'ai dans ma poche « quittance et libération » ! Cette dernière expression, « quittance et libération » (Ps 7,3) était mise, dans *Le Soulier de Satin*, dans la bouche de Don Pélage. En effet, ce dernier déclare à Doña Honoria, à propos de Rodrigue : « C'est le Juge seul qui a pouvoir de lui apporter quittance et libération » (Première partie, scène II).

Le juge est celui qui libère ; c'est Dieu qui vient à mon secours : le verset 7 du psaume 7 est ainsi traduit (en 1949) : « Lève-Toi, Seigneur, c'est dans le camp même de mes ennemis à mon secours que je T'attends. / Lève-Toi, dresse-Toi comme le doigt qui commande et qui explique au milieu de l'arc-en-ciel de tous les peuples. »

Le psalmiste demande au Seigneur : « Fais-moi un petit signe sur le front afin que mes ennemis aient peur ! » (Ps 85,17). Cette « traduction » qui pourrait être considéré comme un contre-sens, rappelle de toute évidence le signe mis par Dieu sur Caïn (cf. Gn 4,15).

« Ô comme j'avais sommeil, sommeil et envie de dormir ! Mais Toi, tu me dis : Debout ! » (Ps 18,26). Pardonné, guéri, sauvé, le psalmiste est redressé (Ps 31,2), « d'aplomb sur [ses] pieds » (Ps 7,11), la tête bien haute (Ps 26,6) : « Il y a un art de rester debout qui n'est pas celui de se fiche la gueule par terre » (Ps 35,13).

Ses « paroles prennent forme » (Ps 16,6) et il peut louer Dieu (Ps 145,1-2), les yeux fermés (Ps 7,18 ; 33,9 ; 54,23), les bras étendus (Ps 33,4), d'une « clameur que Dieu entend » (Ps 4,4) : « Je suis comme la terre qui bénit l'Éternel en tout temps, Sa louange est toujours dans ma bouche » (Ps 33,1-2). Et encore, le psaume 62, dans ses deux versions de 1946 et 1947 : « Alors je Te bénirai par le moyen de cette vie que j'emploie à vivre, je lèverai les mains dans la luminosité de Ton nom » / « Je n'ai vie que pour Te bénir et mains que pour les entrelacer en Ton nom » (Ps 62,5).

Dans le psaume 31, le chemin est récapitulé, du cri de douleur : « Je me suis tu, mais sous le sourd avancement du mal je ne pouvais empêcher mes os de crier ! » (Ps 31,3) au cri et au chant de joie : « Poussez un long cri de bonheur, ô rectifiés ! » (Ps 31,12). « Les mâles du troupeau ont revêtu leur vêtement : le blé abonde : écoute ce cri peu à peu qui devient un chœur ! » (Ps 64,14 ; cf. aussi Ps 97,4 ; 99,1-2 ; 117,28) – et ce cri de joie peut aussi bien se transformer en un bruyant éclat de rire (Ps 25,1 ; 29,7 ; 62,12). Entre ces deux cris, il y a eu un événement décisif, l'invasion de la grâce, « l'explosion de ta Grâce » (Ps 64,11) : « Que faire de cette invasion de la Grâce ? mon âme est comme une femme qui bat des mains et qui pousse des cris ! / J'étais mort, et tout à coup, cette main à moi tendue, c'est le matin ! » (Ps 62,6-7)

Ces psaumes se complètent les uns les autres, et il faut les lire et les relire en tous sens. Ce sont comme les morceaux d'un puzzle qui racontent une histoire dans le désordre. Prenons un seul exemple, suivons un terme à la trace : la métaphore des ailes. « Qui me donnera des ailes comme la colombe ? » demande le psalmiste, « et je m'envolerai et je planerai sur l'air ascendant » (Ps 54,7). Ces ailes sont-elles pour s'enfuir loin de Dieu, par peur de sa propre faute, pour fuir dans des paradis artificiels, comme le suggèrent les ennemis ? « J'ai confiance en Dieu, pourquoi fuir ? Fuis, disent-ils, envole-toi à tire d'aile ! » (Ps 10,1-2).

Le psaume 19 (verset 6) nous apprend qu'une aile pousse à celui qui a renoncé au mal pour choisir de marcher sur le chemin que Dieu indique. Cette traduction diffère largement de celle de la *Vulgate* et du texte hébreu, certes ; elle rappelle ces ailes qui poussent à celui qui se tourne vers le Bien dans le *Phèdre* de Platon. Et le psalmiste s'adresse à Dieu et se réjouit avec le psaume 12 : « A l'idée de ton salut mon cœur a comme pris des

ailles ! » (Ps 12,6). En effet, il constate : « Il y a des ailes tout à coup pour me servir de vêtement, il y a cette force qui m'attire, il y a cette main que Tu me tends ! » (Ps 62,8-9, traduction de 1947, à comparer avec la traduction des mêmes versets l'année précédente). Il s'agit alors de s'envoler à tire-d'aile, loin de ceux qui font le mal : « Il m'a colloqué dans les ténèbres avec les morts : mon cœur a été comme un oiseau qui bat des ailes ! » (Ps 142,3-4).

A qui sont-elles, ces ailes ? « Ouvre Tes ailes pour que je m'y réfugie » (Ps 35,7-8). Ces ailes sont celles de Dieu. C'est lui qui sauve (qui guérit) celui qui l'appelle et qui espère. Ces ailes sont celles du psaume, Parole de Dieu : « Une espèce de fureur me prend : je m'envole sur les ailes du psaume » (Ps 9,3). Et un dernier verset, du psaume 67, permet de préciser que ces ailes doivent être appropriées à l'Esprit-Saint (Ps 67,14). Les ailes, voilà une manière de parler de la grâce de Dieu et de son expérience.

Claudiel s'approprie les psaumes. Il leur donne une certaine « couleur ». Il en fait *un drame qui se joue au cœur de l'homme*, en son « milieu ». Ce qui s'est passé au temps du psalmiste, toutes ces « histoires locales<sup>1</sup> » ne l'intéressent pas trop. L'enjeu du combat à mener n'est pas politique ; les ennemis dont il s'agit sont en moi, sont une part de moi. Dans son *Journal*, au mois de février 1936, il écrit : « A la messe, je réalise tout à coup le sens du 1<sup>er</sup> verset du psaume introductif : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta : ab homine iniquo et dolore erue me* [traduction liturgique : « Rends-moi justice, ô mon Dieu, défends ma cause contre un peuple sans foi ; de l'homme qui ruse et trahit, libère-moi » (Ps 42,1)]. Il ne s'agit pas des autres, il s'agit de nous-mêmes. C'est de moi-même qu'il s'agit de me dégager. C'est moi qui suis la *gens non sancta*, c'est moi qui suis l'homme inique et évasif, plein de mensonges et de subterfuges. A la place de l'homme malpropre et superficiel, Seigneur, dégage l'homme vrai et droit, discerne en moi ce qui est l'essentiel, ce qui est essentiellement ma *cause*, ma raison d'être, du milieu de toute cette agitation profane »<sup>2</sup>.

Claudiel traduit ainsi : « Juge-moi, Dieu, et discerne ma cause de la gent non sainte : de cet individu trompeur et inique qui est moi débarrasse-moi » (Ps 42,1). Dans cette traduction, datée du 26 avril 1944, on voit comment l'auteur suit (parfois) de près le texte latin.

Les ennemis sont donc au milieu de moi, des forces confuses qui ne sont pas moi<sup>3</sup>. Par exemple, Claudiel traduit : « *Deus iniqui insurrexerunt super me et synagoga potentium quaesierunt animam meam et non proposuerunt te in conspectu suo* (O Dieu, des orgueilleux ont surgi contre moi, une bande de forcenés pourchasse mon âme, point de place pour toi devant eux) » (Ps 85,14. Trad. *Bible de Jérusalem*) par : « Délivre-moi de toutes ces forces confuses en moi qui essayent de venir à bout de Ton visage ! »

Le moi est divisé d'avec lui-même, opposé à lui-même, tiraillé entre des forces contradictoires. Claudiel évoque déjà « ce peuple mouvant en moi » dans les *Vers d'exil*. Dans ses drames, *La Ville* (1891, 1898), puis *L'Echange* (1893-1894), l'auteur est chacun des personnages, tous les personnages à la fois. Il est à la fois Louis Laine et Marthe et Lechy Elbernon et Thomas Pollock Nageoire : « C'est moi-même qui suis tous les personnages, l'actrice, l'épouse délaissée, le jeune sauvage et le négociant calculateur », écrit-il à Marcel Schwob. Dans ses *Mémoires improvisées*, il y revient : « Je ne suis aucun de mes personnages

<sup>1</sup> « Préface » de l'auteur à *Paul Claudiel répond les psaumes*, Neuchâtel, Ides et Calendes, 1948.

<sup>2</sup> Paul CLAUDEL, *Journal*, tome II, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1969, p. 128-129.

<sup>3</sup> Sur la subjectivation des idoles, des pauvres, des ennemis, cf. encore Ps 3,9 ; 6,10-11 ; 15-4 ; 17,28 ; 27,8 ; 40,1-2 ; 42,2 ; 54,14-16.24. Claudiel emploie « je » là où le latin dit « nous » (cf. Ps 45 ; Ps 97).



complets, je suis toujours tous les personnages à la fois. (...) C'est comme dans cette pièce que je suis en train de refaire, *l'Echange* : tous les quatre personnages représentent chacun un côté de mon tempérament. (...) Mes états d'esprit successifs sont plutôt toujours exprimés par un ensemble de personnages différents »<sup>1</sup>.

Claudiel aime écrire des œuvres qui font entendre plusieurs voix, par exemple ces *Conversations dans le Loir-et-Cher*. Dans une lettre à madame Romain Rolland écrite dans la nuit du 20 au 21 mars 1943, il explique qu'il y a « deux Paul Claudel » : l'un qui est superficiel, médiocre, répugnant et qu'il est obligé de traîner avec lui, et un autre qui est nouveau, vrai, perpétuellement à venir. L'homme ancien et l'homme nouveau. Le devoir de l'homme est de ne jamais rester immobile, l'homme est toujours en mouvement, il est un point de départ.

C'est à Dieu que s'adresse le psalmiste, à Dieu que s'adresse Claudiel lorsqu'il répond les psaumes. Dans « Les Psaumes et la Photographie » (1943), le poète montre comment les psaumes donnent les mots pour une conversation avec Dieu : « Depuis des millénaires et pour une portion de plus en plus large de l'Humanité, les Psaumes forment la base et nous fournissent la matière de notre conversation avec Dieu. (...) C'est le murmure jour et nuit qui ne cesse pas de résonner aux oreilles de notre Créateur. C'est l'émanation continue du besoin que nous avons de Lui et des choses sans nombre que nous avons à Lui dire et à Lui demander. C'est la consécration que nous lui dédions de notre souffle et le sacrifice de l'âme qui a succédé à l'immolation sanglante des animaux, à l'offrande de l'encens, de l'huile et de la fleur de farine. Les Psaumes, avec une magnificence de langage incomparable, couvrent tout le champ de la prière. Ils sont tout d'abord une description de notre indigence fondamentale, et non seulement de notre misère native et de toutes les épreuves successives que la vie nous réserve, mais de ce capital accumulé de crimes, de fautes, de sottises et d'erreurs de toute nature que nous thésaurisons à grand labeur et qui peu à peu arrive, grâce à l'habitude, à faire partie de nous-mêmes. (...) Mais à côté de cette longue et douloureuse exhibition, à côté de cette déchirante mise en lumière du travail du pardon sur le péché, David nous enseigne à dire à Dieu ce que nous espérons de Lui. Nous racontons à nous-mêmes avec un émerveillement sans cesse renouvelé tout ce qu'Il a fait pour nous dans le passé. Nous aussi, nous avons passé la mer Rouge à pied sec, nous aussi, nous avons traversé le désert et recueilli la manne »<sup>2</sup>.

C'est le psaume 150, comme une pure louange et invitation à la louange de tout être vivant, qui vient clore et ouvrir à la fois le Psautier, après les épreuves traversées, comme ce cri de louange après le passage de la mer des Roseaux, après le périls, cri repris en chœur à la vigile pascale : « Je chanterai pour le Seigneur ! Eclatante est sa gloire : il a jeté dans la mer cheval et cavalier ! Ma force et mon chant, c'est le Seigneur : il est pour moi le salut. Il est mon Dieu, je le célèbre » (Ex 15,1-2. Traduction liturgique). « C'est la gloire de Dieu qui cherche et prend racine dans la pensée du poète sacré, non point comme son émule fabuleux, mais ébloui ! ». Les psaumes forment un langage qui est celui de Dieu, celui que Dieu nous adresse et que nous lui répondons : « C'est un texte antérieur à nous-mêmes à quoi nous avons à nous incorporer. *Il répond à tous les mouvements de notre âme*. Nous l'assumons comme un vêtement (...). On dit que l'on parle anglais à un Anglais, et nous,

---

<sup>1</sup> Paul CLAUDEL, *Mémoires improvisées*, op. cit., p. 231. La seconde version de *L'Echange* date de 1954.

<sup>2</sup> *Id.*, *Œuvre en prose*, op. cit., p. 388-399.

quand, les yeux fixés sur ce livre ouvert devant nous, nous récitons, disons mieux, nous célébrons les psaumes, *nous parlons Dieu à Dieu* »<sup>1</sup>.

Par ces *Psaumes*, Claudel confirme qu'il est un poète lyrique français de tout premier ordre, le plus grand peut-être. Il donne à la langue française, par toute son œuvre, cette vision que Dante avait su donner à l'Italie, ce rythme et cette ampleur que l'on découvrait avec Shakespeare, s'engouffrant dans la brèche ouverte par les *Illuminations* d'Arthur Rimbaud et portant cette langue à la limite de ses possibilités.

Il n'est pas déraisonnable de voir dans les *Psaumes* le chef-d'œuvre de Paul Claudel, l'œuvre qui résume tout (le théâtre, la poésie, les traductions, les commentaires bibliques). Ouvrant le livre à n'importe quelle page, à n'importe quel psaume, le lecteur se laisse emporter par la poésie claudélienne, par cet homme qui s'adresse à Dieu pour demander un secours dans l'engloutissement et la détresse, pour répondre à la bonté et à la miséricorde du « bon Dieu », pour témoigner de cette invasion de la grâce qui réconcilie le pécheur avec lui-même.

**PASCAL DAVID, OP**

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 389, puis p. 390. Nous soulignons.